



# Académie des sciences d'outre-mer

## Les recensions de l'Académie<sup>1</sup>

***Le divan d'Istanbul : brève histoire de l'Empire ottoman / Alessandro Barbero***  
**éd. Payot, 2013**  
**cote : 59.563**

Historien italien, Monsieur Alessandro Barbero nous livre dans son Divan d'Istanbul une description de la capitale, de l'administration et de la société de cet immense empire, qui avait succédé à l'empire byzantin, colonisant l'Europe balkanique, le Proche-Orient arabe, le Nord de l'Afrique (sauf le Maroc) et une partie de l'Afrique de l'est du XIV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi le grand public aura accès à une introduction simplifiée aux temps forts, aux faiblesses structurelles et à la complexité sociétale d'un Empire asiatique, mais dont la situation de la capitale en Europe lui permit d'être considéré pendant plusieurs siècles comme puissance européenne.

Les Ottomans, de la tribu turque Oghouz, auquel appartenait le clan dit « Osmanli » du nom du créateur de la dynastie, arrivèrent en Anatolie après les Seljouqides, devenus les Grands Vizirs des Califes abbassides sous le titre de « Sultan » à partir de 1071 : Murad Ier, après avoir créé une milice de janissaires, troupe d'élite balkanique, étendra les marges de son État en Bulgarie, en Grèce, en Roumanie, en Serbie, et dans toute l'Anatolie, avant que son descendant Mehmet II ne conquière Constantinople en 1453..

L'originalité culturelle des Ottomans vient de la conservation de traditions altaïques chamaniques comme le mythe de la naissance du premier Turc, enfant d'une louve et d'un homme (d'ailleurs, les traditionnistes radicaux turcs s'intitulent toujours « Loups Gris »); quant aux queues de cheval, elles marquaient la titulature hiérarchique de la haute administration ; le Sultan avait droit à 7 queues, le Grand Vizir à 4, les Pachas à 3, les beys à une. D'autre part, les Turcs ont adopté le rite hanéfite, mais l'islam populaire est confrérique, de rattachement sunnite comme celui des Naqchbandis et des Qadiris, ou chiïte comme celui des Bektachis auquel adhèrent les fameux Janissaires. Le Sultan, qui nourrissait chaque jour 30 000 pauvres et les Cadres ottomans construisent des fondations caritatives d'une architecture esthétique remarquable et qui ont traversé les siècles.

Du point de vue religieux, les minoritaires juifs expulsés d'Andalousie en 1498, se réfugièrent dans l'empire ottoman, surtout à Salonique et à Istanbul, où ils allaient jouer un rôle important dans le domaine financier. Les Chrétiens grecs orthodoxes et arméniens conservèrent leurs droits communautaires sous la direction d'un Patriarche reconnu comme « Pacha à trois queues ». D'ailleurs la haute administration était confiée à des Chrétiens, recrutés très jeunes dans les Balkans, selon la règle du « devshirmé »; ils étaient alors conduits à Istanbul, devenaient musulmans et les plus doués étaient admis à « l'École des





## *Académie des sciences d'outre-mer*

Pages » (sorte d'ENA avant l'heure); ils en sortaient rédacteurs dans les ministères et pouvaient accéder au vizirat et même au grand vizirat; ceux qui présentaient de bonnes qualités physiques devenaient janissaires ; ainsi cet Empire musulman dont le Sultan était devenu Calife, était géré par des non Turcs et de confession non musulmane.

Les rapports avec l'Occident furent institutionnalisés sous la forme dite des « Capitulations », en fait « Chapitres d'un Traité de Coopération » commerciale. M. Barbero cite une dépêche diplomatique au style fleuri adressée par le Sultan au Roi de France : « À toi qui es l'ami le plus agréé et le plus reconnu de la Sublime Porte, à la sérénissime et très chrétienne majesté du Roi de France, avec des brassées de fleurs parfumées et la radieuse et fraîche brise du matin, nous t'envoyons mille saluts de notre très loyale et très cordiale amitié ». Venise signa la première « capitulation », puis la France de François Ier, pour se dégager de la suprématie de Charles-Quint, n'hésita pas à signer un Traité d'Alliance avec Soliman le Législateur. Les renégats européens, prisonniers ayant obtenu leur liberté contre l'adoption de la religion musulmane, occupèrent des postes importants dans l'armée et la marine ; ainsi, après le désastre maritime de la Turquie à Lépante (1571), le « Capudan Pacha » d'origine calabraise, Uluch Ali (que connut Cervantés à Alger), reconstitua la flotte ottomane en un an. Venise exportait des lunettes, des cartes de géographie, des horloges, toutes les lampes en verre des mosquées. Le peintre Bellini fit le portrait de Mehmet II et suscita des émules dans ce pays de calligraphes et de miniaturistes.

Istanbul éblouit les Européens par sa population (700 000 habitants au XVI<sup>e</sup> siècle), ses monuments et son site prestigieux. L'arsenal de la capitale construit de nombreux navires sous la direction de 300 capitaines (« rais »). Les étrangers n'ayant pas l'autorisation de se loger sur la rive occidentale de la Corne d'Or, où était le palais de Topkapi, résidence des Sultans et rassemblant les différents ministères, ils s'établirent à Pera, en face, sur la rive orientale ; les ambassades s'y construisirent ainsi que de nombreuses églises; on y montre encore la maison du père de Jean-Jacques Rousseau qui exerçait la profession d'horloger de la Cour.

L'auteur pense que le déclin de l'empire ottoman fut une conséquence du déclin du rôle de la Méditerranée lorsque les échanges commerciaux intercontinentaux se feront surtout à travers l'Océan atlantique ; il y eut aussi la pression de l'Empire austro-hongrois sur la libération des Balkans et celui de la Russie qui, à partir de Catherine II, amorce une politique d'annexion du Caucase, des rives de la Mer Noire et menace Istanbul. Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'instauration du « Nizam Jedid », sous la pression européenne, qui instituait une égalité de fait entre musulmans et non musulmans, contraire à la Charia, entraîna des troubles communautaires qui allaient déboucher sur les génocides de la fin du siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle, exterminant les Arméniens, les Grecs, les Assyro-Chaldéens. En même temps, l'autonomie puis l'indépendance des territoires balkaniques, soutenue par la Russie, la révolte nationaliste arabe, allaient réduire l'empire ottoman aux dimensions d'une République turque ne conservant que l'Anatolie et la Thrace orientale.

L'auteur sait sans doute que « chorba », mot prétendu « balkanique » (page 106) vient de l'arabe et que le quartier de Besiktach n'est pas « près de Constantinople » (page 126) mais au centre de la ville sur les bords du Bosphore. Page 46, la traductrice a-t-elle rendu le terme peu littéraire de l'auteur en écrivant « le Kapudan a le CULOT (sic) de se



## *Académie des sciences d'outre-mer*

rendre chez l'ambassadeur vénitien ? » Le lecteur regrettera également l'absence de notes explicatives en bas de page et surtout de toute référence bibliographique.

**Christian Lochon**